

— Mon ami, répondit doucement Léontine, vous n'avez pas à prendre fait et cause pour James ; il n'est pas votre fils.

— Je l'ai adopté et lui ai donné mon nom.

— C'est vrai ; mais il n'en est pas moins le fils de Léontine Dupré. Et qui vous dit que ce n'est pas pour cette raison que M. de Carmeille a repoussé James. N'avez donc pas la pensée de lui demander une explication, car, ou il vous la refuserait ou vous iriez au-devant d'une nouvelle humiliation. Croyez-moi, mon ami, l'honneur du nom de Lincoln n'est nullement touché dans cette malheureuse affaire. James a manqué de circonspection, de prudence, il en est cruellement puni. Il n'a qu'à couvrir la tête et à se dire : c'est ma faute.

L'Américain comprit qu'il n'avait pas à intervenir ; cependant, il pensa qu'il pouvait profiter de l'occasion pour interroger sa femme au sujet du père de James. Mais, des les premières paroles, Léontine l'interrompit brusquement.

— Mon ami, dit-elle, lorsque vous m'avez fait l'honneur de m'épouser, je vous ai fait connaître de mon passé tout ce que vous en pouviez savoir, et vous m'avez promis de ne revenir jamais sur ce pénible sujet. Je vous rends, cet justice que, pour la première fois, aujourd'hui, vous oubliez votre promesse. Aussi, je vous excuse. Si je ne vous ai point fait connaître autrefois le nom du père de mon fils, c'est que j'avais, pour cela, des raisons sérieuses ; eh bien, ces raisons n'ont pas cessé d'exister.

M. Lincoln n'insista point. Il mit un baiser sur la main de sa femme et lui dit humblement :

— Ma chère Léontine, pardonnez-moi.

A l'heure où James quittait le ministère pour courir affaibli à la gare de l'Est, M. Lincoln rentrait chez lui, après avoir fait sa promenade de l'après-midi sur les boulevards et aux Champs-Élysées. Mme Lincoln s'aperçut aussitôt qu'il avait l'esprit préoccupé.

— Vous avez l'air soucieux, lui dit-elle ; est-ce que vous avez éprouvé quelque contrariété ?

— Pas précisément, répondit-il ; mais je pense à James qui ne tardera pas à apprendre une nouvelle qui l'affligera beaucoup.

— Vous m'effrayez ! De quoi s'agit-il ?

Gravement, M. Lincoln tira de sa poche un journal qu'il avait acheté dans un kiosque des Champs-Élysées. C'était ce même journal que James avait lu au ministère. M. Lincoln mit la feuille dans la main de Léontine, et lui indiquant du doigt l'article nérologique :

— Là, dit-il, lisez.

Mme Lincoln ne lut que les premières lignes. Une tombée de neige se fit sur son visage, un tremblement convulsif la saisit, le journal tomba à ses pieds. Elle était atterrée.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit-elle.

M. Lincoln trouva un peu singulière la douleur de sa femme ; il ne comprenait pas pourquoi elle s'affectait ainsi de la mort d'une jeune fille dont la main avait été refusée à son fils. Toutefois, il garda pour lui ses réflexions. Il ramassa le journal.

— Ma chère amie, demanda-t-il, voulez-vous que je vous lise l'article ?

Léontine répondit oui par un mouve-

ment de tête. L'Américain lut lentement et avec gravité l'espèce d'oraison funèbre que nous connaissons et que Léontine écouta le cœur serré et la poitrine gonflée.

— Ah ! c'est affreux ! gémit-elle.

— Oui, on ne devrait pas mourir ainsi au commencement du printemps de la vie, fit M. Lincoln.

La jeune femme parvint à se remettre de son émotion.

— Mon ami, dit-elle, voulez-vous me donner ce journal ?

— Volontiers.

— Merci. Surtout pas un mot de ce grand malheur à James ; il faut le lui laisser ignorer le plus longtemps possible. Hélas ! il ne l'apprendra que trop tôt.

Sur ces mots elle quitta M. Lincoln et entra dans sa chambre où elle s'empressa de cacher le journal.

— Pourvu, se disait-elle, qu'il ne lise aucun journal ni ce soir ni demain matin.

Elle pensait bien que tous les journaux de Paris parleraient de la mort de Mlle de Carmeille, ou tout au moins l'annonceraient. Après avoir pleuré un instant, elle essuya ses yeux et revint au salon. La pendule sonna six heures. James rentrait assez régulièrement à cinq heures et demie. Pourquoi s'était-il retardé ? La mère commença à être inquiète. À six heures et demie, elle ne quitta presque plus le feu, espérant à chaque instant voir apparaître son fils. Sept heures sonnerent. Elle poussa un profond soupir et murmura :

— Il y a quelque chose.

C'était l'heure du dîner, la table était mise ; mais on ne servait pas. Les domestiques comme les maîtres attendaient l'ingénieur. Une heure s'écoula encore, une heure qui parut à la mère longue comme un siècle. Elle ne cherchait plus à cacher l'inquiétude qui la dévorait. Elle allait et venait, en proie à une agitation fébrile, s'efforçant de retenir ses larmes.

— Mon Dieu, où est-il ? se demandait-elle.

Cependant elle fit servir le dîner. Mais elle ne prit que quelques cuillerées de potage. M. Lincoln, qui l'inquiétude de sa femme avait gagnée, ne mangea guère plus qu'elle. Ils revinrent dans le salon.

— Mon ami, dit Léontine, vous pouvez aller au cercle.

— Non, répondit-il, je reste pour vous tenir compagnie et attendre James avec vous.

— Ah ! je ne sais plus que penser ! s'écria-t-elle.

Et elle laissa couler ses larmes qu'elle ne pouvait plus retenir. M. Lincoln employa vainement toute l'éloquence de son cœur pour la rassurer. À minuit, sur les instances de sa femme le vieillard se retira dans sa chambre et se coucha. Léontine resta seule dans le salon. Elle voulait passer le reste de la nuit à attendre son fils. Elle avait toujours l'espoir de le voir arriver. Mais à mesure que le temps s'écoulait elle se laissait envahir par les plus noires appréhensions. Toutes sortes d'effrayantes fantômes créés par son imagination s'offraient à elle et la terrifiaient.

James avait appris la mort de Valentine et il n'avait pas voulu survivre à sa sœur ; le malheureux avait mis fin à ses jours. Et elle croyait le voir étendu sans vie, sur le sol, le front ouvert par la balle d'un pistolet et baignant dans le sang qui

sortait de l'horrible blessure. Cette vision passait et était remplacée par une autre. Elle voyait son fils au fond de la Seine, les vêtements couverts de limon, la face livide, bleue par l'apoplexie, entraîné par le courant. Ou bien encore elle se le représentait pendu à un arbre du bois de Boulogne ou du bois de Vincennes. Alors, elle gémissait, se tordait les bras, roulait sa tête sur le canapé, pleurait, sanglotait. Quelle affreuse nuit !

Et le jour ne délivra point la malheureuse mère de ses épouvantables terreurs. À neuf heures, on apporta un télégramme. Quand le domestique présenta la dépêche à sa maîtresse, elle faillit s'évanouir. Cependant, elle prit le papier d'une main tremblante, l'ouvrit et lut. C'était le télégramme que M. de Carmeille avait écrit de sa main. Aussitôt le visage de la pauvre mère changea d'expression, et il y eut sur son front comme un rayonnement. Un long soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine ; elle porta la dépêche à ses lèvres, puis elle se laissa tomber sur un siège en pleurant à chaudes larmes.

— Vous voyez que vous avez eu tant de tant vous effrayer et de ne pas vouloir m'écouter quand je voulais vous rassurer, lui dit M. Lincoln.

— Il y a des moments où une mère ne peut rien entendre, répondit-elle.

James, qui avait pris à Troyes le train de deux heures douze minutes, revécut près de sa mère un peu avant six heures. Celle-ci se jeta à son cou et le tint longtemps dans ses bras, serré contre son cœur. On aurait dit qu'elle revoyait son fils après de longues années d'absence. Le jeune homme n'eut que le temps d'échanger quelques paroles avec son père adoptif, sa mère l'emmena dans sa chambre.

— Ainsi, lui dit-elle, tu as appris hier soir la mort de Mlle de Carmeille ?

— Oui, par un journal que j'ai ouvert.

— Et sans penser à moi, sans me prévenir, tu es parti ?

— Je n'avais plus une pensée, j'étais fou.

— Je comprends. Mais je ne veux pas t'adresser de reproches, car si tu savais ce que j'ai souffert ! Que la horrible nuit j'ai passée ! Enfin la dépêche de M. de Carmeille, qui a deviné mes mortelles angoisses, est venue me tirer de mon désespoir.

— Chère mère, je t'aime de toute mon âme ; hélas ! je n'ai plus que toi à aimer ! je donnerais ma vie pour que tu n'aies jamais aucun chagrin, et il te semble que je suis né seulement pour te faire souffrir... Ah ! je suis bien malheureux !

— James, mon enfant, ne parle pas ainsi, si j'ai souffert, si je souffre encore par toi, c'est aussi de toi que me sont venues toutes mes joies. Mais parlons d'autre chose. Dans quelle intention t'es-tu rendu à Troyes ?

— Je voulais voir Valentine une dernière fois et me tuer près d'elle.

— Oh ! mon Dieu ! murmura la mère en frissonnant.

— J'attendais le jour d'un hôtel et, dès que les boutiques furent ouvertes, j'allai chez un armurier où j'achetai un revolver.

— Malheureux enfant ! Et tu t'es présenté chez M. de Carmeille ?

— Oui.